

EXTÉRIEUR.

ESPAGNE.

Madrid, le 30 mars.

L'ARMÉE est toujours vue ici d'un très-bon œil. Dimanche dernier, la messe militaire à laquelle ont assisté le grand-duc de Berg et les généraux français, a été très-belle et a fait une grande sensation parmi le peuple.

Le roi Charles et la reine sont toujours à Aranjuez; le prince des Asturies et la reine d'Etrurie sont à Madrid.

Sur la route de Bayonne à Madrid, des relais ont été placés. On attend avec une vive impatience l'EMPEREUR DES FRANÇAIS. Nous n'avions pas besoin des circonstances actuelles pour désirer de voir un souverain aussi extraordinaire, et cet empressement de toutes les classes du peuple montre assez que la nation espagnole est toujours la même, et que tout ce qui est grand a droit à son intérêt. Mais dans les circonstances actuelles nous sentons bien qu'il n'est plus de bras capable de nous sauver; que son intervention et ses conseils nous sont également nécessaires.

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 29 mars.

S. M. la reine de Naples a passé les 24 et 25 courant, par Reggio, Modène, Bologne et Forli, se rendant auprès de son auguste époux. Par-tout il avait été fait des dispositions pour la recevoir avec les plus grands honneurs; mais S. M. voulut garder le plus strict incognito. Pendant son voyage dans le royaume, elle a été escortée par des détachemens de cavalerie.

— Un décret de S. A. S. le prince vice-roi, daté de Milan, le 8 de ce mois, porte que la vente des tabacs tant en gros qu'en détail, dans les anciens départemens du royaume et dans les départemens ex-vénitiens nouvellement réunis, sera réglée selon le tarif annexé au susdit décret.

(*Courier de l'Europe.*)

RUSSIE.

Petersbourg, le 10 mars.

On mande de la Finlande que tous les détachemens suédois, dispersés dans le pays, s'étaient retirés à Travastheus, dans l'intention de s'y réunir et de livrer un combat à nos troupes; mais il paraît, par des avis postérieurs, que les Suédois n'ont pas tenu dans cette position centrale. La rapide marche de nos troupes a empêché les chefs suédois de faire exécuter la levée en masse des milices nationales qu'ils avaient provoquée, et qui d'ailleurs ne pouvait pas avoir de succès d'après les dispositions des habitans du pays.

Les combats d'Orimattila et de Morskom, qui ont eu lieu le 28 février, ont été un peu plus sérieux que les précédens. Un colonel, un major, trois officiers subalternes, deux cents soldats et deux canons sont tombés dans nos mains.

Nous avons trouvé à Helsingfors de grandes provisions en grains et fourrages, ainsi que 25 pièces d'artillerie.

(*Journal de l'Empire.*)

DANEMARK.

Copenhague, le 26 février.

Par ordonnance de notre souverain, le deuil pour le dernier roi, est fixé pour six mois, et a commencé dimanche 27 mars. Les hommes s'habilleront, pendant les trois premiers mois, en habit de drap noir avec des boutons couverts du même drap, porteront des épées et des boucles noires, avec un ourlet fort large à leurs manchettes, et les personnes de rang des trois premières classes mettront des pleureuses. Les deux mois suivans, ils porteront le même habit, avec un ourlet moins large à leurs manchettes. Pendant les quatre semaines suivantes, des habits noirs avec des manchettes de batiste garnies de franges.

Les femmes s'habilleront, pendant les premiers trois mois, en grand deuil avec une pointe sur le front, et des crêpes avec un large ourlet; pendant les deux mois suivans, elles mettront

des gazes et la pointe sur le front; pendant les premiers quinze jours suivans, elles garniront leurs habits de franges, et dans les quinze jours restans, de dentelles.

Les personnes de rang des premières classes donneront à leurs domestiques une livrée noire.

(*Courier de l'Europe.*)

Du 22 mars.

Nos corsaires croisent déjà sur la côte de la Suède. Un d'eux, Svend Anderson von Hornbeck, ayant appris qu'un bateau du Nord, chargé de café, venait d'arriver à Hoganes de Gothenbourg, y courut pendant la nuit du 17 du courant, s'en empara heureusement dans le port et l'amena. Il était chargé de 102 tonneaux de café. Il se trouva aussi près de Hoganes une galéasse suédoise; il fit la tentative de la prendre, mais la quantité des glaces l'en empêcha. Hier matin, on transporta ici trois matelots suédois faits prisonniers sur un bâtiment pris à Christiansö.

— Les ministres d'état, comtes de Schimmelmann et de Reventlow, ainsi que toutes les personnes appartenantes aux collèges royaux, qui sont à Rendsbourg, doivent sous peu revenir en cette capitale.

S. A. le duc d'Augustenbourg est aussi attendu ici.

— Il y avait déjà 13,102 rixd. de souscriptions à Bergen en Norwège, pour la construction des barques canonnières nécessaires pour la défense de la ville.

ALLEMAGNE.

Vienne, le 19 mars.

Depuis quelque tems le public n'est occupé que de spéculer sur les billets de la loterie de nouvelle création. L'agiotage sur ces effets est poussé au point qu'en une demi-heure de tems ils éprouvent une variation de 10 et 15 pour cent. Ces effets dont le prix originaire est de 100 florins, sont demandés à 270 florins.

(*Gazette de Hambourg.*)

Hanovre, le 24 mars.

Un pauvre cultivateur de Johannwarde dans le Latiembourg, nommé Shiit, trouva sur la grande route, non loin d'Eschebourg, 200 thalers dans une bourse qu'il remit au courier sans l'avoir ouverte. Un courier français se présenta pour la réclamer; et ayant justifié de sa propriété, la bourse lui fut remise; il en tira 40 écus qu'il laissa au cultivateur. Le prince de Ponte-Corvo, instruit de l'acte de fidélité de l'honnête Schiit, lui fit remettre une somme d'argent en témoignage de son estime.

— Les malheureux habitans de la petite ville de Pootenteich qui vient d'être la proie des flammes, ont reçu de la générosité de notre intendant-général, M. Belleville, une somme de 2000 thalers.

B A D E.

Carlsruhe, le 29 mars.

S. A. R. vient d'accorder à M. le colonel et adjudant-général de Porbeck, sur sa demande, sa démission de ses fonctions à l'état-major, et l'a nommé commandant du régiment d'infanterie de Harrant. Le colonel de Stetten, commandant du régiment d'infanterie de S. A. R. le grand-duc, a été nommé en même tems commandant du corps des grenadiers de la garde, et remplacé à son premier poste par le colonel de Neuensstein, du régiment de Harrant.

S. A. R. a également daigné élever le lieutenant-colonel Charles de Stockhorn, du régiment des gardes du grand-duc, au grade d'aide-de-camp de S. A. R.

(*Journal de Francfort.*)

INTÉRIEUR.

Bordeaux, le 5 avril.

S. M. est arrivée à Bordeaux à neuf heures du soir. Elle n'était annoncée que pour aujourd'hui à midi.

Paris, le 7 avril.

Hier, à onze heures, S. M. l'Impératrice est partie pour Bordeaux.

Les frégates de Sa Majesté la *Thémis*, capitaine Menard-Lafarge, et la *Pénélope*, capitaine Dubourdieu, viennent de rentrer après une croisière de 65 jours. Elles ont pris ou détruit 17 bâtimens anglais, dont six d'un convoi destiné pour les Antilles.

D'après les factures et livres de bord, les cargaisons de ces bâtimens montent à 7,500,000 fr., leur tonnage à 4610 tonneaux.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 23 novembre 1807, sur la demande de Jean Becker, demeurant à Adelange, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Metz, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre et de Jean Becker, disparus, le premier depuis 30 ans, et l'autre depuis 25 ans.

Par jugement du 13 février 1808, sur la demande d'Etienne Fourestier, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Béziers, département de l'Hérault, a déclaré l'absence d'Augustin Fourestier; parti il y a 19 ans pour le service des armées.

Par jugement du 19 janvier 1808, sur la demande de Jeanne David, femme autorisée de Claude Lagrange, aubergiste au Grand-Sanseny, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Châlons-sur-Saône, département de Saône-et-Loire, a déclaré l'absence de François-David, de la commune de Givry.

Par jugement du 27 février 1808, sur la demande de Pierre Perret, cultivateur à Gisais, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Poitiers, département de la Vienne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre Bothereau, entré en l'an 12 dans le 6^e demi-brigade des chasseurs à pied.

Par jugement du 11 février 1808, sur la demande d'Alexandre Fillon, et autres intéressés, demeurant à Barbizon, commune de Chailly,

Le tribunal de première instance à Melun, département de Seine-et-Marne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Etienne Fillon, disparu de Barbizon depuis plus de douze ans.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 11 avril 1808, au samedi 16, savoir :

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux 1. A, P.	2900
2. D, du n° 1 à	4400
3. G, H.	2900
4. M, N, O.	2200
5. C, K.	4000
6. L.	4400
7. Q, R, U, V, W.	1500
8. B.	4400
9. E, I, J, S.	1100
10. F, T, X, Y, Z.	1600
11. D, du n° 43503 à	45800

Le lundi 11, mercredi 13, et vendredi 15 avril.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 4^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 4^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 mars.)

DETTE VIAGERE ET PENSIONS.

Semestre échu le 22 décembre 1807.

Dette viagere.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°	11500
2 du n° 11501 à	23000
3 du n° 23001 à	34500
4 du n° 34501 à	46000
5 du n° 46001 à	57500
6 du n° 57501 à	la fin.

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à	16000
8 du n° 16001 à	la fin.

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

11 du n° 1 à	la fin.
--------------	---------

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à	la fin.
---------------------	---------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à	la fin.
--------------	---------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à	la fin.
--------------	---------

Pensions de veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à	la fin.
--------------	---------

Le mardi 12 avril.

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dette viagere, et Pensions de toute nature.

Le jeudi 14 avril, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 septembre 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Le samedi 16 avril est réservé dans tous les bureaux pour la vérification des paiements dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

INSTITUT DE FRANCE.

Rapport sur le concours des prix de 1808, par M. Suard, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature française.

Le concours dont nous allons vous rendre compte n'a pas rempli toutes nos espérances, mais il ne les a pas entièrement trompées. Un revers a été réparé par un triomphe, et peut-être ayons-nous moins à nous plaindre de ce qui nous a manqué, qu'à nous féliciter de ce que nous avons obtenu.

La classe avait deux prix d'éloquence à distribuer. Le premier avait pour sujet le *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle*. C'était pour la troisième fois que ce sujet était mis au concours, et cette troisième épreuve n'a pas été plus heureuse que les deux premières.

En le proposant, la classe avait bien senti que, pour être traité avec tout l'intérêt dont il est susceptible, il demandait plus d'études, de recherches et de méditations qu'on n'en doit attendre naturellement de jeunes littérateurs; et ce sont eux qui, pour la plupart se présentent dans la lice; c'est pour l'encouragement des jeunes talens, que les prix académiques sont particulièrement institués. Ce n'est pas que le sujet ne fût digne d'exercer le talent de l'homme de lettres le plus instruit, de l'écrivain le plus consommé, et s'il était considéré sous toutes ses faces et approfondi dans toutes ses parties, il fournirait la matière d'un ouvrage considérable, qui demanderait autant de goût que de philosophie, autant de lumières que de talent.

Mais ce n'est pas un livre que l'Académie demande; c'est un simple discours d'une étendue bornée; c'est-à-dire, un ouvrage où l'auteur, plus occupé des résultats que des développemens, se contente de bien saisir le véritable point de la question, et d'en présenter les faces les plus générales et les plus intéressantes.

De dix-neuf discours qui ont été admis au concours, aucun n'a répondu aux intentions de l'Académie. Elle a balancé quelque tems si elle remettrait le même sujet au concours. Deux motifs l'ont particulièrement déterminée à le proposer une quatrième fois. Elle a reconnu dans plusieurs des derniers discours, que les auteurs paraissent avoir fait des études plus approfondies sur la littérature du 18^e siècle, et que dans l'exécution ils

s'étaient plus rapprochés du but. Elle a cru qu'elle ne devait pas priver ces écrivains du fruit de leurs recherches, et que de nouveaux efforts pourraient leur en obtenir la récompense. Elle a été frappée d'une autre considération. En supposant qu'un nouveau concours n'eût pas un résultat plus heureux, l'Académie a jugé que ceux mêmes qui auraient tenté inutilement un nouveau travail, n'auraient pas à se repentir de s'y être livrés, car il aurait certainement servi à étendre leurs idées, à mûrir leur goût, à éclairer et fortifier leur raison, avantages plus solides et plus précieux, sans doute, que le prix destiné au vainqueur.

La classe avait proposé pour le sujet d'un second prix d'éloquence, l'*Eloge de Pierre Corneille*. Ce sujet se présentait sous une apparence plus attrayante que le premier. Le fonds en est riche et fécond; les objets dont il se compose sont familiers aux gens de lettres, qui, sans avoir besoin de faire de nouvelles études, n'ont plus qu'à revenir sur celles qu'ils ont déjà faites, à relire avec plus d'attention des ouvrages dont ils savent par cœur une partie, et à donner une forme oratoire à la suite des impressions et des idées qui seront le résultat de leurs réflexions.

Il se présentait cependant une grande difficulté aux concurrens; plus il était facile de louer Corneille, moins il l'était de le louer d'une manière nouvelle. C'est ici le cas d'appliquer ce vers célèbre d'Horace:

Difficile est propriè communia dicere.

Il y a plus de cent soixante ans que les chefs-d'œuvre de ce grand-homme occupent la scène française, et l'admiration qu'ils inspirent est aussi universelle qu'ancienne. Les plus grands écrivains en ont analysé et apprécié les différens mérites. Voltaire lui seul semblait avoir, par cent endroits de ses ouvrages, épuisé les éloges qu'on pouvait donner au créateur de la scène française. C'étaient là des difficultés réelles que les concurrens avaient à vaincre. Il doit en revenir plus de gloire à ceux qui les ont vaincues; à ceux qui ne pouvant éviter d'entrer dans des routes déjà parcourues, ont pu y découvrir des points de vue inaperçus, ou qui ont su donner par de nouvelles combinaisons, un caractère d'originalité à des idées dont le fonds appartenait à tout le monde.

Mais dans les sujets qui parlent tout-à-la-fois au cœur, à l'esprit et à l'imagination, les impressions peuvent se combiner et se varier à l'infini; et dans ce genre, il n'y a point d'obstacles qu'un bon esprit et un vrai talent ne puissent surmonter, avec la méditation qui recueille ses forces, et la patience qui attend le moment de les employer.

La classe a reçu vingt *Eloges de Corneille*. Elle en a distingué plusieurs qui annoncent un goût sage, un bon esprit, un talent exercé. Dans ce nombre elle en a trouvé un qui lui a paru supérieur à tous les autres, et auquel elle a adjugé le prix. L'auteur de ce discours, enregistré n° 17, est M. Victorin Fabre, qui s'est déjà distingué plusieurs fois dans nos concours, et dont le talent semble se fortifier par le succès. En 1805, une épitre de lui sur l'*Indépendance de l'homme de lettres*, obtint l'*accessit*. L'année dernière il a obtenu de même l'*accessit* du prix de poésie. L'Académie en le lui accordant, avait exprimé le regret de n'avoir pas un second prix à lui donner. Un ministre, juge éclairé des arts et des talens, ne voulut pas laisser ce regret à l'Académie, et en témoignant une confiance honorable dans les jugemens de cette compagnie, il voulut bien faire les fonds d'un second prix qui fut décerné au jeune auteur dans la séance publique.

Après avoir été couronné comme poète, M. Fabre est couronné aujourd'hui comme écrivain en prose. Cette réunion de talens a toujours été rare. Elle est sur-tout remarquable dans un auteur qui n'a pas encore 23 ans. Cette circonstance, en ajoutant à la gloire du triomphe, ne peut manquer d'augmenter l'intérêt qu'il doit inspirer aux amis des lettres.

L'Académie ne veut point prévenir le jugement que porteront les auditeurs sur le discours qu'elle a couronné. Elle y a remarqué des beautés brillantes qui appartiennent à la jeunesse, unie à des beautés solides qui caractérisent un esprit et un goût mûris par de bonnes études. L'ouvrage sans doute n'est pas exempt d'imperfections, qui pourront donner de l'aliment à cette critique malveillante et chicanière qui se plaît à empoisonner les succès des talens, et qui toute facile qu'elle est à exercer, n'en est pas moins sûre de trouver des approbateurs. Les prix des Académies ne sont pas uniquement réservés à des ouvrages parfaits. Lorsqu'un mérite supérieur y domine, des taches légères, des négligences, même nombreuses, ne doivent point priver l'auteur de la récompense destinée à l'encouragement du talent. La perfection est rare dans les ouvrages des maîtres; comment l'exigerait-on des élèves?

La classe a accordé l'*accessit* au discours n° 18. L'auteur est M. Auger, qui, en 1804, a obtenu

le prix d'éloquence pour l'*Eloge de Boileau*. Son discours annonçait un littérateur profondément instruit, qui joint un goût sain à un esprit sage et étendu; qui sait penser et écrire, embrasser un sujet dans toute son étendue et le réduire dans de justes bornes. Nous croyons que le même mérite se fera sentir dans son *Eloge de Corneille*.

Deux autres discours ont paru dignes d'une mention honorable; l'un enregistré n° 2, et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître; et l'autre, n° 13. L'auteur de celui-ci est M. Chazet, très-connu par un grand nombre de pièces dont plusieurs ont été représentées avec succès sur différens théâtres.

Après la lecture du discours couronné, on lira quelques fragmens de celui qui a obtenu l'*accessit*, et des deux qui ont mérité une mention honorable.

L'Académie a cru devoir annoncer d'avance le sujet du prix d'éloquence qu'elle décernera en l'an 1810.

Ce sujet est l'*Eloge de Jean de la Bruyère*. Il nous paraît essentiel de prévenir, par quelques mots, les réflexions que pourra faire naître le choix d'un tel sujet. La personne et le caractère de la Bruyère sont peu connus. Il n'eût part à aucune affaire importante; son nom ne se trouve lié à aucun événement public, et sa vie ne présente aucun incident digne d'attention. Son éloge, au premier coup-d'œil, ne présente donc rien qui doive élever ce discours au ton de l'éloquence proprement dite.

La Bruyère, il est vrai, n'est célèbre que par un seul ouvrage, mais cet ouvrage est immortel. L'auteur s'y montre avec éclat, comme moraliste et comme écrivain. Sous le premier rapport, c'est un observateur fin et profond de la nature humaine, et ses observations décèlent un esprit droit, une âme élevée et fortement pénétrée des grands principes de la morale. Comme écrivain, on voit qu'il a profondément étudié l'art d'écrire, et que, pour échapper à la monotonie presque inévitable dans un ouvrage uniquement composé de portraits et de réflexions détachées, il cherche par cent moyens à diversifier les formes de son style. Il revêt différens personnages, et change à chaque instant de rôle pour avoir occasion de changer de ton. On le voit tour-à-tour s'indigner ou se moquer, badiner avec grace ou censurer avec amertume, raisonner en philosophe ou peindre en poète; mais ces mouvemens si divers sont moins le produit spontané d'une imagination naturellement émue, ou d'une âme ardente et passionnée, que des artifices oratoires, auxquels l'écrivain a recours pour éviter le retour des mêmes formes et donner plus de couleur et d'énergie à sa pensée. Mais par cela même que ce ne sont que des combinaisons réfléchies, l'homme d'esprit et de goût, qui observera avec attention les frappans effets qui en résultent, pourra en tirer de grandes lumières sur l'art d'écrire; art que les modernes ont cultivé plutôt par un sentiment obscur que d'après des règles fixes, tandis que les anciens semblaient en avoir analysé tous les élémens, combiné tous les ressorts et calculé tous les effets.

C'est donc comme une étude également intéressante et utile pour les jeunes écrivains, que l'Académie a proposé l'*Eloge de la Bruyère*; et sous ce point de vue, il se présente au premier coup-d'œil comme le sujet d'une discussion littéraire, plutôt que d'un discours oratoire. Mais la Bruyère est aussi un moraliste éloquent et profond. La peinture de toutes les passions humaines, la censure de tous les vices, le développement des grandes vérités de la morale, ne sont-ce pas là des objets propres à échauffer le talent et à recevoir les mouvemens et les couleurs de l'élocution la plus élevée? Il serait triste que celui qui, selon un écrivain (*) éloquent lui-même, offre des modèles de tous les tours d'éloquence, n'en pût inspirer à ceux qui entreprendront son éloge.

P O É S I E.

Lettre d'Eusèbe ***, à son ami ***. (1)

(Octobre 1765).

(C'est de la Chartreuse de... qu'il écrit).

Toi que, depuis cinq ans, consteine mon silence,
Qui pleures mon trépas et non plus mon absence,
Ecoute, et puisses-tu, par mon exemple instruit,
Des leçons du malheur retirer quelque fruit!

(*) Vauvenargues.

(1) Cette pièce a déjà paru imprimée: nous en avons rendu compte dans cette feuille: on en publie en ce moment une nouvelle édition. L'auteur y a fait des changemens assez considérables pour qu'elle semble mériter d'être offerte en entier au lecteur, déjà prévenu de ce qu'elle nous avait paru présenter de défauts et de beautés. Le fond de la narration est historique.

Elle se trouve à l'imprimerie de Clous, rue du Faubourg-Saint-Jacques, n° 256.

Sans doute c'est assez d'une seule victime.
Mon ami, l'avenir est pour l'homme un abîme,
Au-delà du présent trop sûr de s'égayer,
Heureux, il doit jouir; malheureux, espérer.

Mes mains, au monument où reposait ma mère,
Venaient de confier les restes de mon père;
Sans famille, sans bien, trop jeune infortuné,
Dans l'âge des plaisirs, de deuil environné,
Roseau faible et courbé sous les coups de l'orage,
Tu vis comme mon ame, essayant son courage;
Et bientôt soulevant le poids de sa douleur,
Sut opposer au sort l'égide du malheur,
La constance; le ciel, aux rives étrangères,
M'inspira de chercher des destins moins contraires.
Quelques heureux talens, présage de succès
Qu'eût peut-être avoués notre barreau français,
Par l'étude agrandis, mûris par l'infortune,
Bientôt, m'ont fait sortir de la route commune.
Mon nom cher à la veuve, au faible, à l'opprimé,
Par la reconnaissance et l'amour proclamé,
Vole de bouche en bouche... Ami, qu'ils ont de charmes
Ces honneurs consacrés par les plus douces larmes,
Tous ces trésors d'estime, acquis par des bienfaits!
Qu'on est riche, entouré des heureux qu'on a faits!
Du sévère public la clameur importune
Ne vient pas accuser votre noble fortune,
Lorsque vous-même, ardent à la justifier,
Par d'utiles vertus avez su l'expier.
De ces tributs d'amour mon ame était avide.
Le dirai-je pourtant? Un je ne sais quel vide,
Au sein de ma fortune, inquiétait mon cœur,
Tourmenté du besoin de quelqu'autre bonheur.
Notre ame autour de soi cherche une ame fidèle
Qui pense, qui jouisse, ou qui souffre avec elle:
Dieu, sur mes jours encor signalant sa bonté,
M'offrit ce doux appui de ma prospérité,
Cette ame de mon ame, en son plus digne ouvrage.
Thérèse c'est son nom; seize ans, c'était son âge:
Ses yeux étaient plus doux que l'azur d'un beau jour,
Embellis d'innocence, ils s'ouvraient à l'amour
Qui déjà révélait, sous leur paupière humide,
D'un cœur qui va brûler la flamme encor timide.
Tel, devant ses feux le flambeau du matin
Jette, au sein des vapeurs, un rayon incertain;
Dieu même avait formé sa jeune intelligence
De l'un des purs rayons de sa divine essence.
C'est ainsi qu'on nous peint, abandonnant le ciel,
La jeune déité sous le toit d'un mortel.
O jours trop expiés de mes destins prospères!

La France, où je laissai la cendre de mes pères,
Où ma jeune compagne avait reçu le jour,
Était un double objet de regrets et d'amour:
Vers leur commun berceau nos ames entraînées,
De loin, y renouaient leurs premières années,
Recommençaient la vie; un sentiment pieux
Nous y montrait la tombe où dormaient nos aïeux;
Où nous devions un jour rejoindre leur poussière:
Adieu donc pour jamais à terre hospitalière
Qui reçut l'orphelin et le fils du malheur;
Adieu, je vous bénis, et vous garde en mon cœur!
Nous partons: mon vaisseau qu'un souffle heureux seconde,
Emportant tous mes biens, fend les plaines de l'onde.
La mer calme, le ciel étincelant et pur
Nous ouvrent un passage entre leur double azur.
Des derniers feux du jour dans le lointain dorées,
Déjà sortaient des eaux les rives adorées....
Salut, terre natale! Oh! que puissent mes pleurs
Bientôt mouiller ton sol, ta verdure et tes fleurs!...
Hélas! ils vont bientôt couler sur ton rivage
Les pleurs du désespoir et les pleurs de la rage!
O prodige!... soudain se dérobe à nos yeux
Le ciel, enveloppé d'une vapeur de feux;
Et, comme repoussant l'atmosphère fumante,
La mer s'élève et s'élève en montagne écumante,
Roulant et les cailloux et les sables brûlants
Qu'un désordre inteslin (2) fait jaillir de ses flancs.
Un Vésuve nouveau qui couvait sous ses ondes
Ouvre, en les déchirant, ses entrailles profondes.
Le bitume en fureur au sein des eaux mugit;
Le soufre en s'irritant au sein des airs rugit;
Sous nos pieds la mer tonne, et le ciel sur nos têtes,
Mon vaisseau, frêle abri qu'assiègent les tempêtes,
Par la vague, tantôt, vers la côte lancé,
En pleine mer, tantôt, par elle repoussé,
Jouet de son caprice, ici, fuit dans l'abîme;
Là, sur elle incline, monte et pend à sa cime.
De ténèbres, de feux, d'ondes environnés,
Par la terre, et la mer, et le ciel condamnés,
Nous roulons, égarés au sein du gouffre immense,
Où l'antique chaos sous nos pieds recommence:
C'en est fait!... recevez, terre de nos neveux,

Pour vos races et vous, l'hommage de nos vœux.
Reçois, sol paternel, les ames fugitives
De tes fils, sans tombeaux, expirant sous tes rives.
En ce commun désastre, en ces momens affreux,
Du moins, je goûte encor le bonheur douloureux
De mourir embrassé de celle que j'adore....
Qu'ai-je dit? ce bonheur!... non, il m'échappe encore!
Le fondre souterrain, déchaîné de nouveau,
Bondit, s'élance et frappe, et brise mon vaisseau
Dont les vastes éclats, que disperse sa rage,
Par les flots ressaisis, sont vomis sur la plage.
Dans ces affreux courans moi-même enveloppé,
La rive m'a reçu, de leur gouffre échappé,
Mais seul, l'onde jalouse a gardé ce que j'aime!
Déplorable moitié de cet autre moi-même,
Sur le sable jeté, tout meurtri, tout sanglant,
Épargné par la mort, mais bientôt l'appelant,
Quand le pâle rayon de l'aube blanchissante
Ne me laisse plus voir que mon épouse absente:
Quel terrible moment! quels pensers! quel effroi!
Devant moi l'Océan! des débris près de moi,
Et des corps mutilés qui gissent sur l'arène!
Sur ce champ de la mort en rampant je me traîne,
Observant, d'un regard sinistre et douloureux,
Jusqu'en leurs moindres traits, ces cadavres affreux,
La cherchant, la nommant, craignant de reconnaître
Ses restes adorés... le souhaitant peut-être!
Et, lorsqu'en cris perdus s'exhala mon amour,
Maudissant mon départ, la mer, le ciel, le jour,
Hors de moi, sur ce bord horrible, épouvantable,
Je hurle en longs sanglots ma plainte lamentable;
Je m'éloigne et reviens interdit, éperdu!
J'appelle et cherche encor... Rien! rien! j'ai tout perdu!
La mer l'a dévorée!... Eusèbe, il faut la suivre.
Eh! désormais, sans elle, Eusèbe, peux-tu vivre?
Dans ce monde désert qu'elle n'anime plus,
Veux-tu traîner le poids de tes jours superflus?
Mer qui m'as rejeté, mer, redeviens ma tombe.
Je marche... un froid soudain vient m'enchaîner... je tombe
Sans mouvement; sans souffle... Un long égarement
M'a ravi la mémoire, et jusqu'au sentiment;
Faveur qu'il faut bénir, dans un malheur extrême!...

Mais quel tendre intérêt me rappelle à moi-même?
Fille auguste du ciel, l'active charité
M'a conduit sous le toit de l'hospitalité,
Où respirent en Dieu des hommes vénérables,
Au faible, au cœur souffrant, au pêcheur secourables.
Ces prêtres, exercés au secret des douleurs,
Ont bientôt dans mes yeux lu celui de mes pleurs.
Leur pitié sensible, inquiète, prudente,
Bientôt sonde mon cœur et sa blessure ardente;
Dans ce cœur de regrets et de feux dévoré,
Comme un baume sauveur elle entre par degré,
Pénètre en tous mes sens et calme leur vertige.
Ainsi, l'eau du matin vient rafraîchir la tige
De ces fleurs qu'un soleil brûlant et meurtrier,
Sous le poids de ses feux, la veille a fait plier.
Que leur zèle est touchant! leur voix compatissante!
Comme elle sait répondre à l'ame gémissante,
Et, par le seul pouvoir de ses simples accens,
Apaiser la révolte et l'orage des sens!
Pour adoucir mon cœur aigri par la souffrance,
Leur zèle ingénieux y versait l'espérance.
Souvent ils me disaient: « le bien qu'on croit perdu
« Que Dieu voulut ravir, par Dieu même est rendu.
« A l'heure où vous pleurez, l'on vous pleure peut-être. »
J'embrassais cet espoir qui me faisait renaitre.
Pour distraire mes maux, ils redisaient les leurs:
Eh! qui n'a pas porté son fardeau de douleurs!
D'un tendre égarement victime intéressante,
L'un offrait à son Dieu sa plaie encore récente.
L'autre, sur son vieux front où revit le passé,
Laisait lire un regret qui s'est mal effacé:
D'un long tourment d'amour ce front portait l'empreinte;
La trace reste encor, si la flamme est éteinte.
Je voyais dans ces traits que l'amour a minés,
L'image de ces rocs par les feux calcinés,
De ces monts où la foudre imprima son ravage,
Où le volcan éteint grave encor son passage.

Depuis trois mois, témoin de leurs touchans combats,
J'admirais leur constance... et ne l'imitais pas;
Mais, confiant du moins de leurs chastes alarmes,
Je goûtais avec eux la volupté des larmes,
Des larmes, seul bonheur qui reste au malheureux!
Ils en versaient sur moi, j'en répandais sur eux.
Pour moi, tout était mort dans un monde stérile:
« Du monde, leur disais-je, aujourd'hui je m'exile,
« De ce séjour de gêne où l'homme, en ses douleurs,
« N'a pas même le droit de jouir de ses pleurs.
« Vous qui, plus indulgens, laissez l'ame affligée
« S'abreuver de ces pleurs, dont elle est soulagée,
« J'adopte votre terre où je vais m'en nourrir,
« Jusqu'au jour où leur source à jamais doit tarir ».

Dieu reçut mes sermens: consacré sous la main,
J'acquis une famille, ils acquirent un frère.
De leurs pieux devoirs pénétré chaque jour,
J'en sus prendre l'esprit, bientôt même l'amour;
J'embrassai la rigueur de l'austère doctrine,
La cendre rappelant l'homme à son origine,
Le cilice élevant l'homme mortifié,
Jusqu'à la croix d'un Dieu pour lui sacrifié,
Et ces privations, ces jeûnes redoutables,
Dans les tems de colère, à l'ame profitables.
Des prophètes sacrés méditant les esprits,
Je m'embrasai du feu de leurs divins écrits.
Pour annoncer la foi par eux-même attestée,
Telle qu'à ses élus Dieu l'a manifestée,
Je parus dans la chaire, à cet emploi sacré
Par de nobles essais n'aguere préparé,
Quand, des lois de Thémis interprète équitable,
Je réconciliais l'homme avec son semblable;
Interprète en ce jour des arrêts du Saint lieu,
Je réconciliai les hommes avec Dieu.
Oh! qu'il se sent porter au-dessus de soi-même
Celui qui vient parler au nom d'un Dieu suprême!
Soutenu de la grâce et plein de son ardeur,
Il monte tout brûlant au trône de splendeur,
Plonge en cet océan de lumière profonde,
Et descend radieux illuminer le Monde!

Dieu m'avait avoué; son esprit quelquefois
Présent à mon esprit s'exprimait pas ma voix.
Quelquefois, le pêcheur que ma menace étonne,
Croyait, plein d'épouvante, entendre Dieu qui tonne;
Et, devant que ma voix cessât de retentir,
Déjà renouvelé courait au repentir.
D'autres fois (et c'était mon plus doux ministère!)
L'Homme-Dieu s'annonçait pour racheter la Terre;
De sa miséricorde il ouvrait les trésors;
Tous y pouvaient puiser, les faibles et les forts;
Tous offraient à ce Dieu qui calmait leurs alarmes,
L'accord de leurs soupirs et l'encens de leurs larmes.

Un jour... (jamais, je crois, d'un souffle plus divin,
Dieu n'avait échauffé ni fait frémir mon sein):
A cette heure douteuse où, naissante et timide,
L'aurore a commencé de teindre l'ombre humide,
A l'heure du réveil un songe avait surpris,
Et de ses jeux trompeurs fasciné mes esprits.
Son miroir décevant m'avait fait reconnaître
Le sol qui me reçut, le sol qui me vit naître;
Et, ce prestige heureux m'y portant tour à tour,
Je croyais habiter ces deux terres d'amour.
Mais à l'heure où l'airain qu'un bras fidèle agite,
Aux autels de son Dieu rappelle le lévite,
Ce bonheur fantastique, évanoui soudain,
N'était plus que l'erreur d'un esprit trop mondain
Qui cherche à se surprendre à s'éblouir lui-même
Des folles visions qu'il redoute et qu'il aime.
Tel cet insecte ailé que la flamme a séduit,
Vole autour de la flamme, à sa perte conduit.
Tel, jouet du passé toujours prompt à renaitre,
Et de ce faible cœur dont je ne suis plus maître,
Toujours je rentre au piège où se perd ma raison,
Où je meurs consumé d'un funeste poison.
Au bord du sanctuaire auguste et redoutable,
En vain je veux le fuir ce piège inévitable;
Il me poursuit par-tout, sous les yeux menaçans
D'un Dieu qui se courrouce aux révoltes des sens,
Jusqu'au sein de la chaire, hélas! que je profane,
Moi, plein de lâchetés qu'en d'autres je condamne;
Mais qu'enfin, dans ce jour, pour mieux m'humilier,
Par un aveu public je voulais expier!...
Ce jour même, au troupeau de mes nombreux fidèles,
Je révélai mon ame et ces langueurs mortelles.
Ces assauts de la chair nuit et jour répétés,
Combattus nuit et jour et jamais surmontés.
Ma rougeur, accusant ma lâche nonchalance,
Contre leur faible cœur armait leur vigilance.
La loi de Dieu, mêlée au récit de mes maux,
D'un plus grand caractère en marquait les tableaux;
De ces maux, à son tour, la peinture attachante
Rendait la loi de Dieu peut-être plus touchante.
Qu'ils parurent émus, alarmés, interdits,
Quand leurs cœurs entraînés au cours de mes récits,
Pour la seconde fois me suivirent sur l'onde,
Sur le sein courroucé de cette mer profonde,
Où tout ce que j'aimais, leur disais-je, a péri;
Où ma jeune compagne... Un lamentable cri
Fend la voûte à ce mot: c'est lui!... Dieu! c'était elle!
Elle-même! L'épouse à son époux fidelle,
Dont je pleurais la mort, qui pleurait mon trépas,
Que Dieu me conserva... mais qu'il ne me rend pas!
Oh! qu'après notre simple et vive confidence,
De mes vœux trop hâtés je sentis l'imprudence!
Combien je fus à plaindre, et combien furieux
Que le monde eût reçu mes éternels adieux,
Que je fusse, par moi, séparé de moi-même!
Ma criminelle rage alla jusqu'au blasphème.

(2) Le volcan sous-marin.

J'accusai mes amis ; je maudis leur secours ,
 Leur cruelle pitié qui prit soin de mes jours ,
 Mes fers , liens de mort affreux , irréparables ,
 Et de moi , dans la tombe , encore inséparables !
 J'abjurai la vertu , même l'humanité !
 Oui , devenu barbare , ami , je regrettai
 Que la foudre du ciel , au sein de la tourmente ,
 N'eût pas , sous mes yeux même , englouti mon amante .
 « Tu vivras , m'écriais-je , et tu vivras sans moi ! . . . »
 A ce penser , saisi d'un sacrilège effroi ,
 Je défiais la mort , l'Eternel , son tonnerre ,
 L'enfer ! . . . eh ! pour Eusebe il était sur la terre ! . . .
 Quel coupable délire ! ô Dieu , dans ta bonté ,
 Pardonne à ton esclave un moment révolté .

Un désespoir plus doux , mieux déguisé peut-être ,
 (Car dans l'art de souffrir ce sexe est notre maître)
 Troublait ma jeune épouse ; en nos communs malheurs ,
 Elle semblait gémir de mes seules douleurs ,
 Tour à tour , s'adressant d'une voix sage et tendre
 A ma sourde raison . . . qui ne pouvait l'entendre ,
 A ma religion , dont mon cœur égaré
 Ne reconnaissait plus le langage sacré ,
 Elle offrait aux regards de chaque solitaire
 L'ange consolateur descendu sur la terre .

Sa constance l'emporte et me rend ma vertu .
 « Perdrons-nous nos combats , ayant tant combattu ,
 « Cher Eusebe , me dit cette femme accomplie ,
 « Notre double carrière en ce Monde est remplie
 « Du jour même , où l'amour , trompant notre avenir ,
 « Vous dicta le serment qui doit nous désunir .
 « Vivans Dieu nous sépare ! . . . à sa gloire éternelle ,
 « Anticipant seules , vivans il nous appelle .
 « J'ignore si la Terre a droit d'anéantir
 « Des nœuds qu'en les formant Dieu voulut garantir ;
 « Votre sœur , plus soumise à ce Dieu qu'à la Terre ,
 « Dans l'avoué du Ciel ne connaît plus qu'un frère :
 « L'Eglise est votre épouse ; en m'arrachant à vous ,
 « Ce Dieu qui vous remplace , Eusebe , est mon époux . »

Ces mots sont les derniers : ses lèvres innocentes
 Marquent un chaste adieu sur mes mains frémissantes .
 Plus d'espoir ! pour jamais elle a fui les mortels .
 Le Dieu jaloux l'enchaîne au pied de ses autels ,
 D'où s'élève pour moi sa fervente prière ,
 Où revole et revit mon âme toute entière ,
 Attendant que je puisse un jour , de ce saint lieu ,
 M'élancer avec elle et me rejoindre à Dieu .

ASTRONOMIE.

M. Pons vient de découvrir une nouvelle comète près du col de la Giraffe. Elle paraissait comme une nébuleuse ronde assez visible dans la lunette de nuit , mais très-difficile à distinguer dans une lunette achromatique. Du 25 mars au 1^{er} avril , la lumière et la grosseur de la comète n'ont éprouvé aucune variation sensible. Voici les positions observées par M. de Thulis , directeur de l'Observatoire de Marseille , et M. le baron de Zach :

	Ascens. droite.	Déclinaison.
26 mars , 2 h. du mat.	149° 39'	80° 54'
26 8 h. du soir.	132° 30'	80° 52'
28 9 h. 4	98° 10'	76° 10'
29 10 h. 9 54 t. m.	81° 1' 30	73° 54' 10
31 9 h. 12	66° 15' 10	68° 30' 12

La position de la comète rend les observations difficiles et peu sûres. Les dernières sont celles qui méritent le plus de confiance.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL.

Cinquième exercice des Elèves, dimanche 10 avril 1808 , à deux heures après-midi , dans la salle du Conservatoire.

PROGRAMME.

- 1^o. Ouverture du Jeune Henri de M. Méhul.
- 2^o. Air de Martini , chanté par M^{lle} Vuarnier.
- 3^o. Concerto de clarinette , de M. Franco-Dacosta , exécuté par lui-même.
- 4^o. Air de Mozart , chanté par M^{lle} Gorla.
- 5^o. Concerto de violoncelle , de M. Lamare , exécuté par M. Fémi jeune.
- 6^o. Quartetto dei Viaggiatori Felici , de M. Cherubini , chanté par M^{lle} Vuarnier , MM. Nourrit , Boulanger et Albert.
- 7^o. Symphonie en ut , de Beethoven.

Les personnes qui desiront faire réserver des loges , sont priées de se faire inscrire d'avance.

LIBRAIRIE.

L'Art de connaître les Hommes par la physiologie ; par Gaspard Lavater (1). Nouvelle édition , corrigée et disposée dans un ordre plus méthodique ; précédée d'une notice historique sur l'auteur ; augmentée d'une exposition des recherches ou des opinions de Lachambre , de Camper , de Gall , sur la physiologie. Avec une Histoire anatomique et physiologique de la face , et des articles nouveaux sur les caractères des passions , des tempéramens et des maladies , par M. Moreau , docteur en médecine. Suivie des physiologies des animaux comparées ; des rapports de la physiologie de l'homme avec celles des animaux , avec les dessins du célèbre peintre Charles Lebrun ; accompagnés des réflexions du napolitain Porta ; des quarante-deux dessins de Charles Lebrun , sur les caractères et l'expression des passions , avec ses conférences à l'Académie sur cette matière ; de la dissertation de Porta sur la physiologie humaine en général , et considérée sous le rapport des différens caractères , etc. , etc. ; avec plus de 600 gravures , dont 82 coloriées et exécutées sous l'inspection de M. Vincent , peintre , membre de l'Institut.

La beauté des caractères , du papier ; la belle exécution des dessins et des gravures , ne laissent rien à désirer.

Cette entreprise a été favorablement accueillie.

Cet ouvrage a été publié en 28 livraisons. Il forme 9 vol. in-4^o , et 9 vol. in-8^o.

Prix de chaque édition.

Pour l'in-8^o grand-raisin fin , broché en carton 174 fr.

Même format , papier vél. double satiné , fig. avant la lettre , broché à l'allemande . . . 348

L'in-4^o , papier grand-raisin double . . . 348

Même format , vélin double satiné , broché à l'allemande 800

(Il ne reste plus que deux exemplaires de ce dernier format.)

Nous avons rendu compte des diverses livraisons de cet ouvrage ; il sera considéré dans son ensemble dans un travail particulier.

Il paraîtra sous peu chez l'éditeur , rue des Mathurins , n^o 2 , et chez les principaux libraires de Paris :

Dictionnaire universel des artistes ou Histoire abrégée de tous les peintres , sculpteurs , architectes , graveurs , etc. depuis l'origine des arts jusqu'à nos jours , avec une notice de leurs principaux ouvrages ; traduit librement de l'allemand de M. Fuesly , et augmenté d'un grand nombre d'articles qui ne se trouvent pas dans ces auteurs . 3 gros vol. in-8^o.

MUSIQUE.

Rompre de si beaux nœuds , romance avec accompagnement de piano ou harpe , composée par M. de Lamanère , maître de chant et de harpe.

prix , 1 fr. 50 cent.

A Paris , chez l'auteur , rue de la Lune , n^o 16 , près celle Poissonnière , au magasin de piano ;

Et chez Naderman et Playel , et aux adresses ordinaires de musique.

LIVRES DIVERS.

Entomologie , ou Histoire naturelle des Insectes , avec leurs caractères génériques et spécifiques , leur description , leur synonymie , et leur figure coloriées ; par A. G. Olivier , docteur en médecine , membre de l'Institut de France.

Tome cinquième et dernier.

Vingt-sixième livraison , composée de 12 planches , contenant les figures d'environ 240 insectes , et du texte , figures coloriées , prix 24 fr.

La même livraison , figures noires , 6 fr.

Nota. Cet ouvrage sera achevé de publier dans les premiers mois de 1808.

A Paris , chez Desray , libraire , rue Haute-feuille , n^o 4 , près celle Saint-André-des-Arcs.

(1) A Paris , chez L. Prudhomme , éditeur , rue des Marais , n^o 18 , faubourg Saint-Germain.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam bo.	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant . . .	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg . . .	180	179 $\frac{1}{2}$
Madrid effect . .	15 80	15 65
— vales	15 80	15 65
Cadix effect . . .	15 80	15 65
— vales	15 80	15 65
Barcel. effect . .	15 80	15 65
Lisbonne	443 r	455 r
Livourne	505 c	502 c
Naples	505 c	502 c
Milan	7 17 d. p. 6 t	7 18 d. p. 6 t
Bâle	1 p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort	1 p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Auguste	250	248
Vienne	116	116
St-Petersbourg .		
Lyon	5 p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille	pair.	1 p.
Bordeaux	pair.	1 p.
Montpellier . . .	p.	p.
Gênes eff.	4 75	4 72
Geneve		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808 . . .	84 fr. 60 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808	82 fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescriptions sur domaines	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc. .	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép. . .	fr. c.
Actions de la Banque de France . . .	1261 fr. 25 c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts , j. du 1 ^{er} janv. . .	1150 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse . .	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui , le Triomphe de Trajan.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui , les Menechmes , et l'Avocat patelin.

Théâtre de l'Impératrice , rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui la 1^{re} repr. de Bon Naturel et Vanité , ou la Petite Ecole des Femmes , com. nouv. en un acte, l'Espiègle et le Dormeur , et les Conjectures.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui l'Auberge de Bagneres , et

Théâtre du Vaudeville , rue de Chartres. Aujourd'hui , Arlequin tyran , Florian , la Bonne Aubaine.

Théâtre de la Gaîté , boulevard du Temple. Aujourd'hui , les Pêcheurs Catalans , le Mariage du Mélodrame et de la Gaîté , et Tapin.

Salle Montansier , Palais-Royal. Demain , début de nouveaux danseurs sur la corde tendue , et exercices extraordinaires des Chiens et Singes savans.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam , et de Boulogne , sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six . — Prix d'entrée , 2 fr. chaque.

Panharmonicon , cour des Fontaines , n^o 1. Grand Concert d'harmonie , tous les jours à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. le Breton , rue Bonaparte , Abbaye St-Germain , n^o 5. Ce cabinet est ouvert les dimanche , mercredi et vendredi , à sept heures du soir.

Théâtre de la Nouveauté , à l'hôtel des Fermes , rue de Grenelle-Saint-Honoré. Aujourd'hui , expériences de physique et mathématiques , tours d'adresse , de mécanique fantasmagorie , de M. Olivier. On commencera à 7 heures et demie précises.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre , rue de la Fontaine - Michaudière , carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui , et tous les jours , à sept heures et demie , son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.

A Paris , de l'imprimerie de H. Agasse , propriétaire du Moniteur , rue des Poitevins , n^o 14.